

deux possibilités se présentent : la première, rire et proclamer la nudité du roi qui baragouine un sabir solipsiste ; la seconde : le psittacisme, autrement dit, la manie du perroquet qui répète cet idiome avec sérieux et gravité, convaincu que cette langue ne voulant rien dire fait sens, puisqu'une poignée de disciples y souscrit de manière appliquée. Soit : démystifier ou s'agenouiller pour prier.

La pensée symbolique incarne par excellence la pensée sectaire des psittacistes. Elle suppose apprentissage de la fausse langue, vérification des connaissances auprès du maître, position de soumission du disciple, interrogation du mystère auquel on répond par un autre mystère qui entraîne l'assentiment de la secte, rituels répétitifs d'une série d'incantations verbales avec les objets sacrés de la religion miniature – la vingtaine de concepts avec laquelle on reconnaît le parler freudien, le parler jungien, le parler lacanien. Freud propose donc un monde avec sa langue, il la parle. Dès lors, convaincus et désireux de servitude volontaire, ses disciples l'apprennent et constituent ainsi le foyer sectaire susceptible de donner un jour naissance à une religion.

Freud propose une théorie du rêve qui justifie et légitime le renoncement à la pensée rationnelle et donne les pleins pouvoirs à la pensée symbolique. Alors que *L'Interprétation du rêve* ressemble à plus d'un titre à *La Clé des songes* d'Artémidore, il veut se démarquer de la vieille onirocritique pour se présenter comme l'auteur d'un travail révolutionnaire qui propose quelques nouveautés – dont celle qui fait du rêve non pas l'annonce prémonitoire de *ce qui aura lieu*, mais la résolution nocturne d'un problème diurne et la présentation en anamorphose de *ce qui n'a pas pu avoir*

lieu, à cause d'un refoulement de nature sexuelle, évidemment...

Le gros livre intitulé *L'Interprétation du rêve* dit en fait peu de choses, du moins elles se résument à peu de lignes et les quelques thèses freudiennes doivent beaucoup à la littérature scientifique de l'époque. Un nombre de pages considérable commente d'ailleurs une abondante bibliographie sur le sujet pour montrer combien tout le monde s'est trompé. Évidemment, toute mention d'un travail qui, avant Freud, développerait les idées que Freud présente dans le corps de ce gros livre n'a aucune chance de s'y trouver.

Pourtant, l'idée d'un rêve dissocié de la prémonition n'est pas neuve ; celle qui fait du rêve la résolution d'une énigme de l'état de veille non plus ; nombre de scientifiques écrivaient ces choses-là depuis longtemps. Sans aller chercher sur les rayonnages d'une bibliothèque, on peut renvoyer à Nietzsche qui écrit clairement dans son *Zarathoustra* : « De ce rêve, ô Zarathoustra, ta vie même nous donne la clé » (*OC*, 156) – ou d'autres textes du philosophe sur ce même sujet...

Le fort volume regorge d'analyses de rêves – une petite cinquantaine de Freud, à peu près deux cents pour les autres. Commentaire critique de la bibliographie, analyse d'une grande quantité de rêves avec abondance de détails, reste peu de chose pour la doctrine que Freud martèle régulièrement dans le courant de sa démonstration. S'il fallait faire un résumé de ses thèses, il tiendrait dans une page, sinon dans une citation. La thèse se ramasse en une poignée de mots : *le rêve est un accomplissement de souhait inconscient refoulé*. Autrement dit : il réalise dans le sommeil ce qui est interdit à l'état de veille. Voilà.

Mais les choses ne semblent pas aussi sommaires qu'on pourrait s'y attendre : le désir de coucher avec sa

mère, pour prendre un fantasme freudien récurrent, ne se manifeste pas aussi crûment dans le rêve! Trop simple... Nulle part Freud n'explique pour quelles raisons l'inconscient, qui ignore le temps, la mort, la morale, la contradiction, la logique, complique ainsi les choses! Au nom de quoi? Pourquoi ne pas y aller franchement, clairement, directement? Sigmund Freud rêve d'entrer dans le lit de sa génitrice? Pourquoi donc, souhait refoulé, ne rêve-t-il pas la scène telle qu'elle se passerait si elle devait avoir lieu : un fils dans le même lit que sa mère, copulant avec elle? L'inconscient serait-il prude au point de recourir à un mécanisme complexe de formation du rêve que Freud prétend avoir découvert?

Quel motif justifie que l'inconscient travestisse, dissimule, déplace, modifie, change les perspectives, au point qu'un fils désireux d'inceste rêve d'aéronefs disant l'érection, d'énurésie signifiant la puissance, d'une petite maison entre deux grosses indiquant la voie sexuelle à suivre pour mener à bien son projet libidinal? Pourquoi devrait-il rêver d'un endroit déjà connu par lui pour signifier l'organe sexuel de la mère – en vertu de cette loi performative que chacun se souviendrait du vagin par lequel il est sorti du ventre de sa mère pour entrer dans le monde... Pourquoi tant de complications sans raisons valables? Pour une instance psychique insoucieuse de l'histoire et de la morale, l'inconscient semble très soucieux de tours et de détours pour cacher son jeu!

Freud délivre donc sa théorie du rêve, comme Copernic et Darwin leurs découvertes scientifiques. Veut-on savoir ce qui mérite la plaque de marbre apposée sur la maison? Allons-y : première chose, il existe, dans le rêve, un *contenu réel* et un *contenu manifeste*; voici

donc une première piste : le réel ne sera pas le réel, car seul sera *réel* le *manifeste* à décoder. Le réel du rêve importe peu, car sa fiction, voilà la réalité. Le contenu du rêve ne doit pas se prendre au pied de la lettre – voilà l'aveu du déni de réalité à la base du mécanisme magique freudien. Il s'agit donc de « deux langues distinctes » (IV. 319), or il se fait que seul Freud parle le bon idiome. Le contenu réel use d'*images* ; le contenu manifeste, de *signes*...

Deuxième chose, le travail du rêve suppose trois étapes : condensation, déplacement et présentation. Qu'en est-il de chacune de ces instances? Le travail de *condensation* suppose la réduction de la diversité des matériaux utilisés pour un même rêve à très peu de choses, voire à un contenu pauvre et laconique; le travail de *déplacement* correspond, comme son nom l'indique, à une translation, à un changement de perspective : de sorte qu'au nom de cette hypothèse bien utile, ce qui se retrouve dans un rêve peut très bien n'entretenir aucune relation avec son interprétation puisqu'un tremblé, un bougé, aura eu lieu – pour quelles raisons cette vibration si opportune? On n'en saura rien, mais Freud le pose ainsi – performatif toujours; enfin, le travail de *présentation*, par lequel l'inconscient ajoute au brouillage en rassemblant des choses séparées dans le temps et l'espace, en présentifiant dans un nouvel espace-temps n'obéissant plus du tout aux lois logiques qui régissent la vérité de ces deux instances...

Le travail de présentabilité agit en occasion par excellence de la convocation du symbole et de sa légitimation... Freud affirme que le rêve sexuel l'emporte sur tous les autres car, dans notre société, la répression libidinale est la plus forte. Puis il énonce, cœur de la centrale nucléaire conceptuelle freudienne : « Lorsque je souligne auprès des patients la fréquence du rêve

œdipien – avoir un commerce sexué avec sa propre mère –, j'obtiens comme réponse : je ne puis me souvenir d'un tel rêve. Aussitôt après surgit pourtant le souvenir d'un autre rêve, méconnaissable et indifférent, qui s'est répété fréquemment chez l'intéressé, et l'analyse montre que c'est un rêve de même contenu, à savoir une fois encore un rêve œdipien. Je puis assurer [*sic*] que les rêves camouflés de commerce sexuel avec la mère sont, à beaucoup près, plus fréquents que les rêves sincères » (IV. 446).

Donc : Freud affirme d'un rêve anodin dans lequel ne se trouvent ni père ni mère qu'il est œdipien; le patient s'étonne, le psychanalyste réitère : la preuve du rêve œdipien, c'est qu'il ne l'est apparemment pas, il cache donc un rêve plus refoulé ne pouvant être par conséquent qu'un rêve œdipien; la clinique permet prétendument à l'analyste d'affirmer ce dont il a besoin pour justifier son interprétation, qui est une projection : la plupart des rêves sont œdipiens, y compris et surtout ceux qui paraissent aux antipodes de cette affirmation étendue à l'universel...

Voici donc, en flagrant délit, les modalités d'action de Freud dans cette opération d'organisation de la disparition du réel. Opération de bonneteau effectuée avec l'excellence d'une sophistique et d'une rhétorique devenues aujourd'hui une théorie enseignée dans le monde entier. De sorte que le fils désireux de coucher avec sa mère pourra bien, par la grâce des jongleries entre contenu réel et contenu manifeste, condensation, déplacement, présentation, autrement dit défiguration, rêver qu'il se trouve à la proue d'un navire, urinant par-dessus bord, jouissant des embruns, voyant passer des dauphins ayant le visage de son supérieur hiérarchique, cela signifiera *incontestablement* l'envie œdipienne du rêveur – sûrement pas le fantasme de l'interprète...

A cet arsenal qui permet à Freud de substituer la causalité magique à la causalité rationnelle ou scientifique, il faut en ajouter un troisième : après le *sophisme du contenu manifeste et du contenu latent*, le *sophisme du travail du rêve* avec les trois stades, condensation, déplacement, présentation, il faut maintenant convoquer le *sophisme du pur contenu de l'idée incidente* présent dans un petit texte cardinal dans l'économie de la justification rationnelle de l'irrationnel et de la légitimation rhétorique de la causalité magique – Lacan ne s'y est pas trompé qui, Freud au carré pour l'affabulation, a utilisé fort habilement la thèse de ce très bref article.

Ces quelques pages intitulées *La Négation* sont parues dans une revue en 1925 – un texte apparemment oublié par Paul-Laurent Assoun dans son *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*! Pourtant, il vaut son pesant d'or freudien! Que dit-il? En substance que, pour un analyste, *non = oui*, ce qui, on s'en doute, permet d'ouvrir toutes les portes qui résisteraient pour entrer dans le merveilleux monde enchanté, des causalités magiques! Voici comment fonctionne ce sésame des psychanalystes : « La manière dont nos patients apportent, au cours du travail analytique, leurs idées incidentes nous donne l'occasion de quelques observations intéressantes. [...] "Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle." Nous rectifions : donc [*sic*] c'est sa mère. Nous nous octroyons [*sic*] la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction [*sic*] de la négation, et d'extraire le pur contenu de l'idée incidente » (XVII. 167).

On ne peut mieux faire savoir que, peu importe la vérité, la parole du patient, ce que pourrait enseigner une parole non autorisée, le verbe psychanalytique fait la loi : si la pensée logique ne fonctionne pas dans l'inconscient, voir l'*Abrégé* (32), elle ne fonc-

tionne pas non plus dans le cerveau du psychanalyste ; et l'on comprendra d'autant mieux que le règne de l'illogique triomphe dans la psychanalyse, puisque l'analyste ne recourt pas à sa raison, à son intelligence, à sa conscience lorsqu'il se trouve derrière son patient, mais à son... inconscient, ce qui est clairement dit dans *Conseils aux médecins sur le traitement analytique* (66) – j'y reviendrai dans « Le divan, un tapis volant au gaz hilarant »...

Nier, c'est affirmer le refoulé, et comme le refoulé, par définition, définit ce qui demeure inconnu à la conscience du patient, seul le psychanalyste, puisqu'il s'avance en maître du refoulé, peut établir cette équivalence qui pulvérise le principe de non contradiction : *non = oui*. De sorte que l'interprétation, par la grâce de l'interprète bénéficiant d'un statut d'extraterritorialité épistémologique, peut affirmer ce que l'interprète voudra, même si, et je dirai même *surtout* si, le patient récrimine.

De la même manière qu'au moment de la théorie de la séduction, Freud voyait dans le déni d'abus sexuel la preuve de la vérité de ce qui est dénié, le psychanalyste théorise pour ses disciples cette règle dictatoriale : *l'analyste dit le vrai parce qu'il est analyste* ; corrélativement, le patient dit faux, puisqu'il est le patient. On découvre ici l'impératif catégorique qui, derrière le divan, organise conceptuellement, légitime théoriquement et justifie dialectiquement la répartition des rôles entre la domination de l'analyste et la servitude de l'analysé, passeport d'entrée dans le monde merveilleux des causalités magiques.

Sur quoi débouche cette sophistique qui écarte la pensée rationnelle telle qu'elle se pratique depuis qu'elle constitue l'honneur de la philosophie – de

Démocrite à Nietzsche, via les Lumières historiques du XVIII^e siècle –, pour adouber l'occultisme, la télépathie, la transmission de pensée, le spiritisme, pour inviter aux causalités magiques, célébrer le monde enchanté du nouménal tout en tournant le dos au phénoménal, discréditer l'univers sensible et jubiler des jongleries conceptuelles effectuées avec les objets intelligibles, les Idées pures ? Sur de pitoyables conclusions...

On lira et relira, ce qui fut mon cas lors de ma découverte de cette analyse indigente de Freud, cet exemple illustrant à ravir la pensée magique freudienne. Dans *Le Début du traitement*, un texte de 1913, Freud écrit ceci : « Lors de la première séance, un jeune et spirituel philosophe aux goûts artistiques exquis se hâte d'arranger le pli de son pantalon. Je constatais [*sic*] que ce jeune homme était un coprophile des plus raffinés, *comme il fallait s'y attendre* [c'est moi qui souligne tant la ficelle est grosse...] dans le cas de ce futur esthète » (98).

Passons sur le coup de pied de l'âne freudien au philosophe qui lui permet d'abîmer la corporation, dont il est pourtant, en associant philosophie et posture de dandy, et tâchons de comprendre le prodige qui permet d'associer un geste, *arranger les plis de son pantalon* (probablement après s'être allongé sur le divan, ce qui peut bêtement se comprendre sans invoquer Œdipe...), et le diagnostic fort peu amène d'être un coprophile des plus raffinés... Causalité magique dans toute sa superbe ! Ce refaire le pli d'un pantalon froissé ne semble pas scientifiquement signifier l'aveu d'une dilection particulière pour les matières fécales...

Cette vérité assenée comme une découverte scientifique susceptible de lui valoir la reconnaissance éternelle de l'humanité procède de la pure et simple affirmation de Freud. Nous évoluons toujours dans le

plus pur performatif : il nomme l'équivalence, il crée dès lors la réalité qu'il signifie. Comme le prêtre ou le maire déclarent les candidats au mariage mari et femme et, par leur formule, réalisent l'union, le psychanalyste déclare le souci du pli de son pantalon signe de la coprophilie, et voilà le philosophe esthète étiqueté selon le vocabulaire de la nosologie psychanalytique ! Freud prétend avoir analysé mille rêves pour fonder sa *science* des rêves – comme il le dit et comme on peut encore le lire aujourd'hui. Était-ce bien utile pour livrer des explications dont beaucoup font penser à un pur et simple démarquage de *La Clé des songes* d'Artémidore ?

Pas plus là qu'ailleurs Freud n'évolue dans la science. Le performatif qui constitue la clé de voûte de son édifice a pour généalogie la projection, la suggestion, l'attente même de l'analyste. Ce que Freud veut découvrir, il le trouve après avoir projeté ses propres fantasmes. La psychanalyse agit en révélateur de son autoportrait. J'en veux pour preuve cette analyse produite dans *L'Interprétation du rêve* : un jeune garçon de quatorze ans souffre de tics compulsifs, de vomissements hystériques, de maux de tête, « etc. » [*sic*]. Freud lui demande de fermer les yeux et de lui confier ce qui lui passe par l'esprit. Il parle alors d'une scène dans laquelle il joue aux dames avec son oncle. L'adolescent commente les coups possibles et les combinaisons interdites. Sur le damier se trouvent un poignard, un objet que possède son père, une faucille et une faux. Suit l'image d'un paysan fauchant son champ. Voici donc le *contenu manifeste* de ce rêve éveillé.

Commentaire de Freud : le patient a eu une **enfance** difficile, son père était dur, coléreux ; sa mère **douce** et tendre ; les deux ne s'entendaient pas. **Divorce** du couple et remariage du père. La pathologie du garçon

se déclenche après la présentation de la nouvelle mère. Solution : « Une réminiscence tirée de la mythologie a donné le matériel » (IV. 674). Voici donc le *contenu latent* de ce récit : « La faucille est celle avec laquelle Zeus émascula son père, la faux et l'image du paysan dépeignent Cronos, ce vieillard violent qui dévore ses enfants et dont Zeus tire vengeance d'une manière qui n'est guère celle d'un enfant. Le mariage du père fut une occasion de lui retourner les reproches et menaces que l'enfant avait autrefois entendu prononcer parce qu'il jouait avec ses organes génitaux (le jeu de damier ; les coups interdits ; le poignard par lequel on peut occire). Ici ce sont des souvenirs longtemps refoulés et leurs rejets restés inconnus qui, par la voie détournée qui leur est ouverte, se glissent comme des images apparemment dénuées de sens dans la conscience » (*ibid.*).

Sauf à croire que nous naissons informés des arcanes complexes de la mythologie grecque, comment imaginer qu'un jeune garçon de quatorze ans peut rêver ce genre de choses extrêmement précises, pointues, qui supposent une très bonne connaissance du mythe, donc une lecture attentive des passages qu'Homère et Hésiode consacrent à cette histoire dans l'*Iliade* et la *Théogonie* ? Certes, Freud croit à l'existence d'une phylogénèse psychique à même d'inscrire dans la vie animique les histoires mythologiques de façon héréditaire. Mais elles se trouveraient dans la psyché avec autant de détails ? Le père Ouranos, la mère Gaïa, le fils Cronos, la faucille fabriquée par la mère, la complicité du fils avec la mère pour castrer son père au moment où le mari va se coucher avec son épouse, les testicules tranchés et jetés dans la mer, tout cela, et le restant de toutes les mythologies, se trouverait dans le détail de la psyché, comme un matériel disponible à tout moment, à disposition de l'inconscient ?

Si oui, en effet, le rêve éveillé du jeune garçon de quatorze ans renvoie bien à la faucille de l'émascation – mais comment croire qu'un être de cet âge dispose, juste en fermant les yeux et en confiant les images qui lui traversent l'esprit, des références mythologiques qui, *comme par hasard*, obsèdent Freud? Car le père castré au moment où il va entrer dans le lit de sa femme, la complicité de la mère avec l'un de ses fils, les autres ayant refusé d'accomplir le geste symboliquement parricide, l'abolition de la virilité du géniteur par sa progéniture, voilà des obsessions freudiennes avant d'être celles de ce garçon sortant du collège.

La pensée symbolique, Freud a raison, n'est pas logique; elle est fantasmagorique, magique, analogique, projective, occulte, elle obéit à un autre ordre que celui de la raison, un ordre déraisonnable, illogique, insensé, elle procède de jeux de mots, d'homophonies, de glissements sémantiques, de paroles autorisées par les habitants du même monde irréel, fictif, finalement infantile, dans lequel les désirs sont pris pour la réalité, le réel devenant, par la grâce de l'anamorphose interprétative, l'agencement d'un monde à part, qui obéit à d'autres lois, d'autres temps, d'autres espaces, d'autres repères que ceux du monde courant, banal, de tout un chacun qui ne cherche pas à vivre dans le ciel des idées. Nietzsche écrivait dans *Sur Démocrite* que le matérialiste véritable enseigne ceci : « Contente-toi du monde donné. » Au regard de cette invite programmatique, Freud fut incontestablement le plus antimatérialiste des philosophes du xx^e siècle...

III

LE DIVAN, UN TAPIS VOLANT AU GAZ HILARANT

« Mon moral dépend beaucoup de mes gains. L'argent est pour moi un gaz hilarant. »

FREUD, lettre à Fliess, 21 septembre 1899.

Freud a créé un monde, et comme tous les artistes qui écrivent, romanciers ou poètes, il en a inventé les règles du jeu et proposé une formule littéraire. Mais il a également fait de cette création conceptuelle une proposition thérapeutique. De sorte que la psychanalyse dit deux choses : la première exprime un corps de doctrine : la psychanalyse, la discipline signée du nom de Freud. Mais il existe également une autre façon d'utiliser ce mot, *une* psychanalyse, qui dit autre chose – bien que la seconde découle de la première.

Dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Freud écrit de la psychanalyse qu'elle est une « nouvelle méthode d'investigation et de guérison » (X. 5) – la psychanalyse, nouvelle méthode d'investigation, *une* psychanalyse, la méthode de guérison, car, la chose se trouve clairement dite, sans aucune restriction : en tant que thérapie, elle permet d'éliminer les souffrances (X. 36). La théorie de la compréhension de la vie animique, du fonctionnement du psychisme, de l'étiologie des névroses, de la logique du rêve, des arcanes de la métapsychologie, de la psychopathologie de la vie quotidienne, débouche